

## Trace

Christian Bergeron

Numéro 63, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4621ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Bergeron, C. (2003). Trace. *Brèves littéraires*, (63), 19–23.

## CHRISTIAN BERGERON

### *Trace*

J'ai trouvé la tache ce matin, par hasard, alors que je regardais par la fenêtre. Il pleuvait — il pleut encore —, et je regardais le jardin détrempe. Les feuilles du chêne gouttaient de tous leurs lobes, et le tronc de l'arbre était noir et luisant. Quelques oiseaux venaient se poser dans l'herbe. C'est en suivant un merle du regard que j'ai tourné la tête et que je l'ai vue. Sur la petite assise de la fenêtre, bien cachée derrière la plante, elle faisait un cercle brun et délicat, translucide. Il faut que je te dise que je n'ai pas encore fini le ménage. Pas encore. Oh, Gisèle est bien venue me proposer son aide, et ma sœur aussi, mais pour le moment j'ai tout refusé. Je n'ai accepté de les voir qu'à l'extérieur. Ici, rien n'a encore changé, ou presque. J'ai le droit de ne pas faire ça tout de suite. J'ai ramassé un peu, c'est sûr, j'ai rangé ton linge dans ta commode, tes outils dans le garage. La cuisine est propre. Mais je ne suis pas passée partout. Il y a des endroits que je n'ai pas pu approcher encore. Ton bureau. La porte en est ouverte et, à travers l'ouverture, je peux voir la table, le classeur, les livres et les revues qui traînent. Mais quand je m'en approche, je sens comme une force invisible qui m'en interdit l'accès. Une sorte de bulle qu'il faudrait que je crève, sans savoir encore de quel instrument j'aurais besoin pour le faire. De ce fauteuil non plus, je ne me suis pas vraiment approchée. C'est pour ça

que je n'avais pas vu la tache. On dirait qu'il s'agit d'un simple cercle peint à l'aquarelle, d'un petit dessin d'enfant doué. Il pourrait représenter le monde, ou simplement une forme géométrique. C'est une tache de café. Je ne savais pas que tu déposais ta tasse à cet endroit. Mais je t'imagine bien, assis dans ce fauteuil, la tasse à la main, et oui, bien sûr, c'est là l'endroit idéal pour déposer son café et regarder un moment par la fenêtre, ou alors feuilleter le journal, ou bien rester là les yeux fermés en écoutant de la musique. Oui, je te regardais parfois, tu t'en es déjà aperçu en entrouvrant les paupières, je t'observais, tu étais assis là, les écouteurs sur les oreilles et les yeux fermés, à écouter je ne sais quelle symphonie d'un compositeur au nom imprononçable. Je ne sais pas ce que je ferai de ces disques, je ne les ai pas regardés encore. Aurai-je un jour la force de les mettre dans une boîte que j'apporterai au magasin de disques usagés ? De les éloigner de moi comme les vulgaires morceaux de plastique qu'ils sont en réalité ? Mais voilà, ce ne sont plus seulement des morceaux de plastique. Je suis entourée de choses en apparence insignifiantes, ou qui le seraient si elles ne t'avaient pas appartenu. Des revues, des crayons, des caleçons. Un pot de raifort, des bouteilles de bière. Et des tasses, de celles que tu étais le seul à utiliser. L'une d'elles a laissé une tache sur la peinture blanche. Ce cercle, je le sais, disparaîtra un jour sous le mouvement d'un chiffon. Mais je ne sais pas quand ce jour sera possible. L'herbe est longue, dehors. La pluie des derniers jours l'a tonifiée, et elle est presque montée en graine. Il se trouve toujours des oiseaux pour s'y promener. Ce sont ceux qui aiment les vers, la pluie est leur alliée. Les autres se cachent probablement

dans le feuillage des cèdres, ou sous l'avancée d'une toiture. À l'abri. Toi aussi, tu es à l'abri maintenant. Du moins c'est ce que nous disaient les sœurs, dans le temps. Dans le sein d'Abraham. Mais c'est plus fort que moi, je te vois plutôt dans le sein de la terre, et puis... Et puis je fais le tour de la maison, je marche le long du corridor, je vais jusqu'aux chambres et je reviens. Je descends au sous-sol. Je remonte. Il ne faut pas que je regarde trop, je fais confiance à mon corps qui sait où aller à travers ces pièces qu'il connaît bien. Je ne sais plus ce qui est accroché au mur dans l'escalier. Je ne veux pas le savoir. Je ne me rappelle plus la couleur du tapis de la salle de bains. Je ne regarde pas. Et si je suis tentée d'ouvrir trop les yeux, alors je reviens à la fenêtre. Ou je vais au téléphone. Mais quand j'appelle quelqu'un, je n'ai rien à lui dire. Hier, j'aurais aimé pouvoir parler à ma mère, non, pas lui parler, juste entendre le son de sa voix, juste un mot, « allô », tout simplement. Mais je suis allée regarder par la fenêtre. Les nuits sont difficiles, évidemment. Elles sont comme des taches d'encre sur une table, et moi je suis l'insecte qui s'y est empêtré et qui cherche à en sortir. Elles durent un certain temps, pendant lequel je me débats et me retourne sans cesse, puis je m'arrête, essoufflée, réfléchissant peut-être à ce que je ferai ensuite, recommençant enfin à me démener pour tenter de me sortir de là. Mais la tâche est impossible, et le matin vient, qui fait sécher l'encre, ce qui me permet d'en émerger, sale et fatiguée. Chaque matin je prends une douche, une douche longue, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau chaude. Avant je préférais me laver le soir, pour être propre en me mettant au lit. Je le fais parfois encore. Mais chaque matin je prends une

douche longue. Aujourd'hui je ne sortirai pas. Je suis bien dans ma robe de chambre. Je regarde par la fenêtre. Il n'y aura donc jamais dans cette maison le poêle à bois que tu pensais faire installer. Je me serais bien assise près du feu, maintenant. Les flammes seraient mon talisman contre l'automne, et le crépitement rendrait le silence plus chaleureux. Si le téléphone sonne, je ne répondrai pas. Ou alors seulement pour ne pas qu'on ait peur. Je ne veux pas qu'on vienne à l'improviste. Pas de visiteurs. Pas de musique non plus, à part celle de la pluie sur la vitre et les feuilles. À quoi bon les guitares et les pianos ? Demain, oui, demain. Mais aujourd'hui... Demain je ne pourrai pas boire de café. J'ai toujours envié les gens qui avaient une foi aveugle. Je me rappelle ta mère, à la mort de ton père. Elle n'était pas de ces femmes qui cachaient leur peine par souci des convenances, non. Elle avait de la peine, une peine sincère. Mais elle portait en elle quelque chose de plus fort encore, cela se sentait. Les larmes sur son visage étaient discrètes et passagères, comme la pluie, et peut-être porteuses de la même richesse. Elle a honoré la mémoire de son mari comme cela se faisait autrefois, elle a porté le deuil non pas dans ses vêtements, mais dans tout ce qu'elle était. Comment faisait-elle ? Existe-t-il encore des gens qui savent que la mort n'est rien, ou peu de chose, ou qu'elle n'est qu'une enjambée mystérieuse vers un autre pays ? Comme je voudrais avoir appris cela, moi aussi, le comprendre, le sentir, le savoir. Mais pour remplacer les images des démons baroques dont les sœurs nous gavaient, je n'ai trouvé que des images trop réelles, des images pleines de terre, avec des bouches pleines de terre... Michel... Je cherche tes

mots, je cherche tes gestes, même les plus insignifiants. Ce sont ceux qui me manquent le plus. Je n'en voudrais qu'un seul, ce geste-là par exemple, que je n'ai jamais remarqué, avec lequel tu déposais ta tasse de café sur le rebord de la fenêtre. Comme il est plein de vie, ce geste, comme il est ridicule, inutile et pourtant plein de vie ! Cette trace qu'il a laissée, elle vaut bien celles que laissent les rois dans leurs tombeaux, tous ces bijoux et ces armes trop lourds pour l'éternité. Tout est trop lourd. Même ce rond de café, tu l'as laissé derrière toi comme un objet encombrant. Sais-tu ce qui m'empêche de faire un vrai bon ménage dans la maison ? C'est que j'ai peur des trouvailles que je ferai. Une nuit, j'ai pensé à tout ça. Je les ai imaginées. Comprends-tu ce que ça me fera, de passer le balai et de retrouver quelques-uns de tes cheveux mêlés à la poussière du plancher ? Et pourtant, je sais qu'ils sont toujours là et qu'ils m'attendent. Je sais que je les retrouverai, eux.